

Festival des films du monde 1995

Marcel Jean

Numéro 80, décembre 1995, janvier 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jean, M. (1995). Festival des films du monde 1995. *24 images*, (80), 20–20.

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1995

Les festivals de films ont l'avantage de nous renseigner, par une sorte de principe d'accumulation et de juxtaposition, sur la santé du cinéma mondial. Chaque année, après Cannes ou Berlin, les différents observateurs évaluent les signes vitaux du cinéma. On commente les correspondances stylistiques ou thématiques, on cherche des points communs et on tire des conclusions, souvent hâtives.

Le FFM, avec sa masse indifférenciée de films, incite tout particulièrement les critiques à se lancer dans de grandes analyses concernant «l'état des choses». Cela est un piège, précisément parce que la masse des films amène à tous les considérer sur un pied d'égalité, ce qui fausse la lecture puisque le travail du critique consiste, au contraire, à débusquer le faible pourcentage de ces films qui méritent d'être retenus. Voilà pourquoi, encore cette année, il nous semble plus important de traiter individuellement quelques films singuliers plutôt que de discuter à partir de quelques grands thèmes.

En fait, l'art est davantage affaire d'exception que de tendance. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier, tout particulièrement à une époque où on ne cesse de nous casser les oreilles avec la crise du cinéma. Parce que crise ou pas, il y a toujours de bons films, dont il faut discuter. C'est cette conviction qui nous motive, année après année, lorsque vient le temps de plonger dans le maelström des films du monde.

MARCEL JEAN

Il sera question des films *À la vie, à la mort* de Robert Guédiguian, *Kingdom* de Lars Von Trier et *Postman* de He Jianjun dans le prochain numéro de 24 images.

S'inscrivant dans le prolongement de *Faits divers* (1983) et d'*Urgences* (1987), qui s'attachaient à la vie au quotidien d'un commissariat et d'un hôpital parisiens, *Délits flagrants* de Raymond Depardon nous présente aujourd'hui un autre lieu institutionnel tout aussi révélateur des mentalités et du fonctionnement de la société française. Cette fois, nous sommes dans les coulisses de la justice, ou plus précisément dans son «antichambre», là où les «prévenus» arrêtés en flagrant délit d'actes de petite ou de moyenne délinquance sont entendus par un substitut du procureur qui est investi du pouvoir de les faire comparaître ou non devant un juge. La percutante séquence d'ouverture qui voit le spectateur suivre dans le sinistre dédale souterrain du Palais de justice de Paris l'un de ces «délinquants» menottés jusqu'au lieu de son audition installe d'emblée le climat. Nul doute que Depardon nous invite ici à une plongée dans un univers kafkaïen aux rouages complexes et implacables où se joue en un défilé sans fin un édifiant face à face entre le citoyen et la Loi. Place donc à la justice en direct mise à nu en 35 mm par une caméra sur pied fixe et impassible, se fondant dans le mobilier sommaire d'un bureau exigü. Une table, deux chaises, des dossiers de couleur, la parole en action... et la magie du réel opère à plein. Sans doute parce que, comme le disait André Bazin, «le hasard et la réalité ont plus de talent que tous les cinéastes du monde» et que, cette réalité, la mise en scène minimaliste de Depardon — cinéaste de talent s'il en est — se contente de l'enregistrer et de nous la restituer à sa façon pour que celle-ci se révèle à nous, passionnante, dans toute sa richesse intrinsèque.

C'est en fait à un théâtre de mœurs tragicomique avec ses rites codifiés et ses jeux de rôles bien intégrés socialement (l'individu «hors-la-loi» pris en «faute» face au repré-